



Respire, d'Onur Karaman
Photo : K-Films Amérique

Respire : on ne naît pas raciste, on le devient

Un texte de Helen Faradji

Publié le 24 janvier 2023 à 7 h 28

Le quatrième film d'Onur Karaman sortira en salle à compter du 27 janvier.

« Le cinéma aujourd'hui, ce sont des Marvel à 300 millions [de dollars] sans aucun message, ou des films hyper artistiques qui ne vont pas atteindre les jeunes. Moi, je pense que faire un film, ce n'est pas un acte égoïste; il faut communiquer quelque chose. L'art, c'est ouvrir les bras à l'autre. »

Onur Karaman

D'un côté, il y a Max, 27 ans, Québécois « de souche » qui vivote dans le sous-sol de son père. De l'autre, Fouad, 15 ans (Amedamine Ouerghi, « un coup de cœur en audition; il m'a fait penser à moi quand j'étais jeune », précise Onur Karaman), qui, dans un restaurant de quartier, aide son père (extraordinaire Mohammed Marouazi, que le réalisateur a trouvé phénoménal : « J'ai été gâté! ») en attendant que ce dernier puisse trouver un emploi d'ingénieur, comme il en occupait un au Maroc.

Entre les deux, il y a *Respire*, film puissant et nuancé qui ausculte comment la gangrène du racisme, née d'humiliations économiques (pourtant partagées) et de sentiments d'injustice, progresse jusqu'au point de non-retour.

Nous avons rencontré son réalisateur, Onur Karaman



Le réalisateur de *Respire*, Onur Karaman.

Photo : K-Films Amérique

La ferme des humains, Là où Attila passe et Le coupable, vos films précédents, évoquaient déjà la question de l'immigration. Cette fois, c'est plus frontal, plus âpre, plus violent. Sentez-vous cette évolution dans votre cinéma?

Onur Karaman : C'est vrai qu'avant, je parlais peut-être plus d'idées. Là, je voulais vraiment entrer dans le quotidien de Max et de Fouad, et raconter cela de façon plus personnelle, moins objective.

Je pense à ces questions-là depuis longtemps, mais je me suis autorisé à aller vers cela après qu'un ami m'a envoyé des liens contre les musulmans – sachant que je suis de confession musulmane – pour que je lui dise qu'il avait raison, sûrement. Je ne l'ai pas mal pris, parce que ça ne venait pas d'une mauvaise place, mais je voulais comprendre : c'est un sweetheart et quelqu'un lui a implanté ces idées-là dans la tête.

Après des discussions avec lui, je me suis dit que ce serait intéressant de faire un film montrant à quel point le racisme latent grandit graduellement, sans qu'on s'en rende compte. Souvent, quand on est en situation de vulnérabilité, on a tendance à rejeter la faute sur l'autre. Je voulais communiquer cela aux jeunes : malgré ce qu'on dit dans les médias, je crois que l'homme est profondément bon, mais qu'il lui arrive parfois d'être confus. Il ne faut pas se laisser emporter. Il faut... respirer!



Respire, d'Onur Karaman
Photo : K-Films Amérique

Le racisme a été un sujet très peu exploré dans le cinéma québécois...

O.K. : Avant de venir en entrevue, ma conjointe m'a dit : « Ne parle pas des autres films » (rires). Mais ce que je peux dire, c'est que *Respire* est un film cru, honnête et sans être trop lourd, j'espère : on raconte la vie telle qu'elle est. C'est ce dont je suis le plus fier. Après, j'aimerais croire que je suis unique dans le cinéma québécois (rires). J'ai l'impression que mon vécu est tout de même assez différent de celui des autres cinéastes. J'ai grandi sur trois continents. Quand on était en Turquie, on vivait à l'aise économiquement, mais quand on est arrivés ici, on s'est retrouvé au bas de l'échelle, ce qui nous a fait découvrir une autre facette de la vie. C'est une souffrance, oui, mais enrichissante, qui m'a donné une sorte de maturité que peut-être d'autres n'ont pas.

Puis, j'ai ce prénom de quatre lettres que personne ne peut dire correctement aussi : toute ma vie, je l'ai entendu prononcé différemment. Ça a l'air banal, mais je me souviens qu'au secondaire, on m'a demandé si je voulais qu'on utilise un autre prénom... Mais non!

C'est mon identité. C'est quand j'ai eu 20 ans que le monde autour de moi a commencé à faire un effort. Ça n'a l'air de rien, mais ça m'a marqué.



Respire, d'Onur Karaman

Photo : K-Films Amérique

Ce qui est frappant, c'est ce parallèle que vous établissez entre Max et Fouad qui, au fond, sont unis par une même lutte : celle pour s'en sortir, pour se sortir d'une situation de domination économique. C'est une façon de dire que le lit du racisme est d'abord économique, non?

O.K. : Oui, on parle bien d'abord d'une certaine disparité socioéconomique. Pour donner un exemple : avant d'arriver au Canada, mon père avait fait des économies, mais en arrivant, il était prudent et on habitait dans de petits appartements. À ce moment, je ne sentais pas cette disparité, mais quand on a déménagé sur la Rive-Sud, oui.

Tous mes amis habitaient de grosses baraques, nous, non, et je me sentais gêné, voire honteux. Je voulais vraiment raconter cette histoire de Respire en parallèle, parce que les Québécois de souche vivent aussi cette disparité.

En fait, dans un univers parallèle, Max et Fouad auraient pu être proches, ils vivent des affaires similaires. Ils appartiennent à la même classe sociale, et ça leur donne beaucoup de choses en commun. Pourtant, ce sont souvent ces personnes, qui ont en commun d'être au bas de l'échelle sociale, qui se haïssent le plus. J'espère qu'autant de personnes immigrées que québécoises de souche vont le voir pour se rendre compte à quel point elles sont similaires et que les différences ne sont que superficielles.



Respire, d'Onur Karaman

Photo : K-Films Amérique

Respire est un film au propos rare et percutant. Quel impact voudriez-vous qu'il ait?

O.K. : En toute honnêteté, quand j'ai vu *La haine*, j'avais 14 ans, et c'était révolutionnaire pour moi. Je n'avais pas tout compris, mais j'étais prêt à poser des questions, à en parler avec d'autres. C'était énorme.

J'adorerais que les jeunes puissent utiliser Respire pour intellectualiser son propos, qu'ils développent une pensée critique.

Cette dernière me semble être en train de mourir et j'aimerais que les jeunes se l'approprient. Mis à part le box-office (rires), si les jeunes pouvaient développer cette pensée critique grâce au film, c'est ce qui me rendrait le plus heureux.